

Ma 2, 655.

h. M. II, 621.



7.

7.

LES
DELICES
DU
CLOITRE,
OU
LA NONE ECLAIRE'E.

LES
DELLICES
DU
GLOIRE
ou
LA NOUVEAU

LES
DELICES
DU
CLOÏTRE,
OU
LA NONE ECLAIRÉE.

*Avec un Discours
préliminaire.*



A COLOGNE,
Chés JACQUES LE SINCERE,

M. D C C XLII.



M. D. CC. XLII



A

MADAME

LA MARQUISE
DE****

MADAME,



A dernière fois que
j'eûs l'honneur de
vous voir, nous
nous entretînmes
sur la vie des Religieuses:
vous prîtes leur parti avec
A 2 autant

iv

autant de vivacité & de zèle que s'il eût été question d'un article fondamental de notre Religion. Le Cloître, disiez vous, est une école de vertu & de perfection ; les tentations & les vices en sont entièrement bannis : la vie des Religieuses est une vie toute pure & sainte, éloignée de tous les dangers du siècle, & délivrée de tous les soins & de tous les embarras du mariage. Enfin le Cloître selon vous étoit un paradis habité par des Anges, qui ne goûtent que des plaisirs spirituels, & des délices célestes. C'est pour cela, ajoutez-vous, que j'ai pris le parti de faire ma fille Religieuse.

ligieuse. Je l'aime tendrement, & je vous avoue que ce ne sera qu'avec un très-grand regret que je me priverai d'elle; mais je ne crois pas pouvoir la rendre plus heureuse, ni lui procurer un plus grand bien, qu'en la consacrant à Dieu.

Je ne pûs pas m'empêcher, MADAME, de vous contredire là-dessus, & je n'oubliai rien pour vous faire revenir d'un tel préjugé. Je plaignis le sort de votre fille, qui dans la fleur de son âge, admirée par sa beauté, par sa politesse & par la vivacité de son esprit, étoit, malgré toutes ces belles qualités, condamnée par un aveugle sentiment

A 3 de

vi

de Religion à être renfermée entre quatre murailles, & perduë pour jamais : & pendant qu'on croyoit l'offrir au ciel comme une victime sans tache, on l'exposoit à être la victime de l'impureté. Je voulois à cette occasion prendre la liberté de vous découvrir tout ce que je fais du cloître, la vie infâme qu'on y mène, & quels sont les plaisirs & les délices de ces anges fémmelles, dont on a prétendu consacrer le corps & l'ame au service de Dieu. Vous ne voulûtes point m'écouter, & même vous me fîtes une sévère reprimande comme si je voulois par des contes faits exprès, noir-

cir

cir la candeur de ces ames innocentes, & vous me défendîtes de vous en parler davantage.

Depuis ce temps-là, MADAME, je me suis entretenu sur le même sujet avec plusieurs de mes amis. Ils ont tous été de mon sentiment, tous ont été étonnés de la résolution, que vous avez prise de faire votre fille Religieuse, & tous prennent part à son malheur. Il y en a un entr'autres, fort honnête homme, & d'un âge avancé qui a vû beaucoup le monde, & qui a été en correspondance avec des Religieuses, non seulement en France, mais en Italie, en Espagne & en Portugal.

Il a passé une grande partie de son tems au parloir & à la grille, & il est parfaitement instruit de ce qui se passe dans les Cloîtres.

„ Je suis surpris, me dit-il,
„ que Madame votre Cou-
„ sine ajoute foi à tout ce
„ qu'on nous dit de la pu-
„ reté & de la sainteté des
„ Religieuses, elle qui a
„ un assés grand usage du
„ monde pour en être
„ mieux informée. Je veux
„ plutôt croire qu'elle par-
„ le & agit ainsi par poli-
„ tique. Cela est assés or-
„ dinaire aux parens qui
„ cherchent à se débarasser
„ de leurs filles. Ils n'ont
„ égard qu'à l'honneur &
„ à l'avantage de la famil-
le ;

» le; c'est ce qui les dé-
» termine à prendre le par-
» ti du Couvent, & non
» pas à rechercher le bon-
» heur & le salut de leurs
» enfans. Le débordement
» de la vie des Religieuses
» est si bien connu à pré-
» sent, que l'on n'en fau-
» roit douter. Ceux qui
» tâchent de nous en don-
» ner d'autres idées, n'ont
» que leur propre intérêt
» en vûe. Pour moi, je
» puis vous assurer, que
» ce que je connois du cloî-
» tre, je l'ai appris de la
» bouche des Religieuses
» mêmes, & des person-
» nes qui ont la permission
» d'entrer dans leurs cou-
» vens & de converser avec
» elles.

x

„ elles. Vous ne fauriés ,
„ Monsieur, croire à quel
„ degré d'énormité le dé-
„ bordement y régne, &
„ à quel excès les impure-
„ tés y sont parvenues. J'en
„ ai fait un portrait assés
„ naïf, quoique fort au
„ dessous de l'original ,
„ dans un petit écrit en
„ forme de Dialogue. Si
„ vous voulés prendre la
„ peine de le lire, je vous
„ l'enverrai. „ Je n'hésitai
„ pas à accepter l'offre qu'il
„ venoit de me faire, & le
„ lendemain je reçus son ma-
„ nuscrit, & je le lûs. Je ne
„ vous dirai pas l'impression
„ qu'il fit sur moi, vous en
„ pourés mieux juger quand
„ vous le lirés vous-même.

J'ai

J'ai l'honneur, MADAME, d'être votre proche parent, & je vous ai en plusieurs rencontres donné des preuves de mon attachement, & de l'interêt que je prens à tout ce qui regarde le bien de votre famille. Après cela, je me flate que vous serés persuadée de la sincérité de mes intentions en vous envoiant ce petit écrit. Vous y verrez une vive représentation des *Déliés du Cloître*, & par-là vous jugerés quelles sont ces divines lumieres de vertu & de perfection, dont les Religieuses sont *éclairées* pour faire leur salut. On a joint aux Dialogues un Discours préliminaire

naire pour en faire connoître le véritable but, & l'utilité qu'on en peut retirer. Lisés donc ces deux ouvrages, MADAME, je vous en conjure ; j'espère que par la lecture des Dialogues vous changerez de sentiment & de résolution par rapport à Mademoiselle votre fille ; & par celle du Discours vous approuverés le tour qu'a pris l'auteur des Dialogues pour peindre les désordres du Cloître. J'ai l'honneur d'être avec un parfait attachement,

MADAME,

Votre très-humble, &
très-obéissant Ser-
viteur & Cousin.



DISCOURS

SUR

*Le But & l'Utilité des
Dialogues suivans.*



Le but, qu'on s'est
proposé en pu-
bliant ces Dialo-
gues, est de re-
présenter comme dans un
tableau les déplorables ef-
fets d'une tyrannie religieu-
se, qui soutenue par un in-
terêt mondain, impose des
loix injurieuses à la nature
& à la liberté chrétienne,
con-

xiv

contraires à la conservation de l'état, honteuses à l'Eglise, & qu'on ne peut pas se promettre de pouvoir observer : loix, qui au lieu de rendre ceux qui s'y soumettent plus heureux & plus vertueux que les autres, les exposent à être pour toujours plus misérables, & plus adonnés au vice. On voit ici que c'est en vain qu'on prétend éloigner les jeunes filles du commerce du monde, en les consacrant à Dieu par des vœux solennels & en les enfermant dans des cloîtres pour les garder nettes des souillures de l'impureté. Rien de tout cela n'est capable d'amortir le feu de

de la concupiscence, que la nature allume dans leur sein ; au contraire, il le fait brûler avec plus d'ardeur. C'est ce feu qui consume le corps & trouble l'esprit de ces innocentes victimes de la superstition, & de l'interêt des familles, par des inquiétudes continuelles qui les jettent enfin dans le désespoir. Elles regardent le Cloître comme un enfer, & leur état comme le plus malheureux, se voiant privées d'un bien, dont les autres sont en possession, & dont elles jouissent sans contrainte & sans blâme, & même, avec honneur dans le monde. Elles se plaignent de leur sort, & crient
con-

xvi

contre l'injustice qu'elles souffrent d'être dépouillées d'un droit que la nature & le ciel leur avoit accordé. Ces réflexions ne cessent de les tourmenter nuit & jour, & l'envie qu'elles ont d'acquérir ce bien s'augmentant de plus en plus jusqu'à la fureur, il arrive qu'enfin malgré tous les soins qu'on peut prendre de les en empêcher, elles s'abandonnent au penchant d'une passion violente & déréglée, qui les plonge dans un abîme d'impureté, & de crimes affreux. Plût à Dieu, que ceux à qui il appartient, voulussent se résoudre à prévenir de tels débordemens par l'abolition

tion de ces loix si préjudicia-
bles au bonheur de la
vie , & si pernicieuses au
bien de l'état & de l'Eglise,
& au salut des ames.

Quoique ce qu'on vient
de dire puisse justifier la
conduite de l'auteur de ces
Dialogues, cependant bien
loin de lui répondre de l'ap-
probation du public, je suis
sûr qu'il y aura beaucoup
de gens qui lui feront un
crime de sa bonne inten-
tion. Ils déesteront son Ou-
vrage, comme une satire
pleine de faussetés inven-
tées pour décrier dans le
monde la vie exemplaire
des pauvres Recluses; ils
feront choqués du portrait
libre qu'on en fait ici, &
pre-

xviii

prétendront qu'il est contraire aux regles de la bien-séance, & met en danger l'innocence & la pureté des mœurs.

Je tâcherai de répondre à ces objections. Cependant je ne ferai juges de cette cause, que les personnes raisonnables & éclairées, qui ne se font point un scrupule d'examiner les choses pour connoître la vérité. C'est à elles seulement que je m'adresse. Car pour les personnes scrupuleuses, elles ne sont pas en état d'en pouvoir juger. Les préjugés de l'éducation, la vie qu'elles professent, ou la disposition du tempérament les rend incapables d'envisager la vérité

verité, & elles n'osent pas
 la regarder lors même
 qu'on l'offre à leurs yeux,
 crainte d'être éblouies par
 sa splendeur ; aimant les
 ténébres de l'erreur où elles
 se croient être en seureté
 par une sainte ignorance,
 qui leur sert de guide & de
 lumière.

Je dis donc en premier
 lieu, qu'il faut être bien
 ignorant de ce qui se passe
 dans le monde pour ne pas
 savoir le dérèglement des
 mœurs qui régnent dans les
 Cloîtres. C'est un mal con-
 nu de tout tems, l'histoire
 nous en fournit des exem-
 ples, tous les gens de bien
 en gémissent, & en sou-
 haitent le remède ; & plût

B

xx

à Dieu que ce mal ne fût pas encore plus grand que l'Auteur ne l'a dépeint!

En second lieu, je réponds que rien n'est si capable de nous faire détester le vice qu'une vive peinture du vice même. Qu'on louë tant qu'on voudra la vertu; qu'on étale avec tout l'art de l'éloquence ses beautés & ses perfections; qu'on nous préche la morale, & nous donne des règles pour bien vivre; tout cela, dis-je, fera moins d'impression sur le cœur de l'homme pour le rendre vertueux, que la représentation du vice tel qu'il est. La nature humaine est si corrompue, qu'elle n'a de
pen-

penchant que pour le vice; elle regarde la vertu comme un tiran, qui cherche à lui arracher la liberté en la privant des plaisirs. Quel moïen donc faut-il employer pour la détourner autant qu'il est possible de ce penchant? C'est de lui faire un portrait naïf du vice, qui lui en représente toute la laideur & la difformité, & l'état affreux où il jette ceux qui en font les esclaves. Plus on dévoile le vice, plus il nous donne de l'aversion & de l'horreur. C'est par-là qu'on commence à connoître la vertu & à la rechercher, comme nous enseigne la vraie philosophie fondée sur l'expé-

B 2 rien-

rience. Les loix mêmes nous font connoître les crimes en les défendant, & les punissant ; ce qu'elles ne fauroient faire sans les bien distinguer & circonstancier. En effet comment pourroit-on jamais imposer un châtiment proportioné à la qualité & au degré des crimes, sans en connoître la nature, & en marquer les différentes espèces? Les impuretés sont en plus grand nombre, & d'espèces plus différentes qu'aucun autre vice. Pour être convaincu de la verité de ce que je dis, on n'a qu'à jeter les yeux sur les loix de chaque pais, les écrits des jurisconsultes, les anciens canons

canons de l'Eglise; & surtout, si on veut en être mieux informé, les livres des Casuistes.

D'ailleurs, on ne sauroit blâmer la conduite de l'Auteur sans faire injure aux Pères de l'Eglise, & même aux Ecrivains sacrés, qui dans une infinité d'endroits nous font la description de plusieurs sortes d'impuretés.

Ajoutez à cela que de tous les vices il n'y en a pas un dont la laideur nous doive être plus sensible que celui de l'impureté; non pas tant à cause de ses diverses difformitez; & de ce qu'il abrutit l'homme, & le rend pire que les bêtes

mêmes, que parce que c'est le vice auquel la corruption de notre nature est plus portée, & pour ainsi dire entraînée, sans un secours extraordinaire de la Grace. Mais qui nous assurera de ce secours? Et n'est-ce pas notre devoir d'employer tous les soins, & toutes les forces que la raison nous fournit, pour résister à ce malheureux penchant? Et pourrons-nous y employer un moien plus naturel, & plus conforme à la raison, que celui d'envisager l'impureté telle qu'elle est? Son image est si terrible & si affreuse, qu'on ne peut la regarder sans rougir & frémir d'horreur. Aussi voyons-nous

nous que les Ecrivains inspirés se servent de cette image pour nous représenter plus au vif la grandeur & l'abomination de l'Idolatrie. Ils nous la représentent sous l'image d'une Prostituée qui s'abandonne à tous venans. Enfin, c'est par tout ce qu'on peut s'imaginer de plus obscène & de plus sale, qu'ils s'attachent à nous la faire connoître. C'est ainsi qu'ils cherchent à nous faire mieux sentir la grandeur de ce péché, & à nous en inspirer de l'horreur, afin de nous amener à la vertu & à l'obéissance de la loi divine. Qui pourra s'imaginer qu'ils eussent tenu

B 4 cette

cette conduite s'ils avoient crû par là choquer la pudeur & les règles de la bienséance, & offenser les ames scrupuleuses, ou inspirer l'impureté? Ce seroit blamer la conduite du Saint Esprit, qui leur servoit de guide, & qui parloit par leur bouche. Après cela oseroit-on condamner l'auteur de cette pièce? pouvoit-il se proposer de meilleurs modèles?

Si on veut sérieusement réfléchir sur ces raisons, on ne trouvera point à redire à son ouvrage, & si en le lisant, on veut porter la vûë sur le but qu'on a eu en le publiant, on y trouvera de quoi profiter. Mais
s'il

s'il arrive le contraire, ce que nous ne voudrions pas, on ne doit point nous en blâmer, mais la disposition vicieuse du cœur du lecteur. C'est l'habitude du vice qui est la cause de sa foiblesse, & qui l'a mis dans un état d'esclavage, & dans l'impuissance de s'en délivrer. Il s'est tellement familiarisé, s'il m'est permis de parler ainsi, avec l'impureté, qu'il ne voit en elle rien de laid & d'afreux; mais au contraire, il en admire la laideur, & les déformités, qui sont pour lui des beautés & des graces. Son goût est corrompu, & rien n'est sain pour lui; les remèdes mêmes qu'on lui offre

fre

xxviii

fre pour le guérir, il ne s'en
fert que pour exciter le feu
de son mal. Rien ne peut
le rendre ni moins vicieux,
ni plus malheureux qu'il
n'est. Mais s'il est vrai, que
le vicieux est puni par le
vice même, les mauvais
effets, que la lecture de
cette piece pourra produi-
re sur une ame si corrom-
pue, ne manqueront pas
de la punir pendant qu'elle
s'abandonnera aux vaines
illusions de l'impureté.

PREMIER



P R E M I E R
E N T R E T I E N .

S O E U R D O R O T H E ' E .
S O E U R J U L I E .

D O R O T H E ' E .



ON jour, Sœur Ju-
lie, comment te
porte-tu? Que tu
me parois chan-
gée! quelle tristesse régne
sur ton visage! eh! mon
Dieu, qu'aurois-tu? je t'ai
vûë tantôt à l'Office plon-
gée dans une profonde ré-
verie.

JULIE

JULIE.

Ah ! ma chère Dorothee,
 que je suis ravie de te ren-
 contrer ! depuis deux heu-
 res je te cherche : j'ai
 une impatience extrême de
 t'ouvrir mon cœur , &
 comme tu es la meilleure
 de mes amies , ce n'est qu'à
 toi seule que je veux con-
 fier un secret qui m'est de
 la dernière importance.

DOROTHEE.

Je suis sensible, ma ché-
 re , à la confiance que tu
 me marques ; je puis bien
 t'affûrer que j'en ai une en
 toi sans égale , & je ne dé-
 sire rien tant que de te ren-
 dre service. Je suis prête à
 t'écouter. Commence à me
 découvrir un cœur qui me
 sem-

3
semble n'être pas tranqui-
le. Ne seroit-ce pas l'amour
qui voudroit s'en rendre
maître, & ce petit auda-
cieux te seroit-il venu blef-
fer malgré les murs & les
grilles qui nous environ-
nent? Mais tu rougis! qui
peut te causer tant d'émo-
tion? parle, ma chère, &
ne me cache rien.

JULIE.

Ah! Dorothee, tu ne dis
que trop vrai: si tu savois
le trouble qu'il me cause
depuis quelques jours, tu
me plaindrois, & tu me
trouverois la fille la plus
digne de compassion. Je ne
fai ce que je deviendrai,
si tu ne m'aides de tes
avis.

DORO-

DOROTHEE.

Eh! mais encore, qui peut te rendre si inquiète & si embarrassée? Allons, allons, dépêche vite, parle, faut-il que je t'interroge? je me doute, & je suis presque certaine de ce qui t'agite si fort.

JULIE.

Mon Dieu, que tu es pressante? je ne sai par où commencer.

DOROTHEE.

Vraiment voila bien des façons pour rien; n'a-t'on jamais été sensible? ce frere Côme, qui est le Chirurgien de la maison ne seroit-il point celui qui t'a sçu charmer?

JULIE.

Hélas!

DORO-

DOROTHE'E.

Courage voilà un soupir
qui commence bien, il si-
gnifie beaucoup. Continuë;
il a fait la moitié du che-
min.

JULIE.

Je l'avouë , ma chère.
C'est ce même frère, c'est
lui qui cause toutes mes
allarmes. Je ne veux plus
te rien cacher ; eh bien,
saches que je l'aime comme
on n'a jamais aimé. La pré-
mière fois que je le vîs, ce
fut chés Madamel'Abbesse;
tu sçais qu'il est fait pour
donner de l'amour à la plus
insensible.

DOROTHE'E.

Il est vrai ; & je te jure
que si tu n'étois pas mon
amie,

6
amie, comme tu l'es, je tâ-
cherois de te l'enlever ;
c'est le plus beau garçon
que j'aie vû, & qui m'a la
mine d'être bon mâle.

JULIE.

Comment ? tu es con-
noisseuse !

DOROTHÉE.

Je n'ai jamais connu
d'homme si bien propor-
tionné dans ses membres ; à
peine a-t-il vingt-quatre
ans, il est fait à peindre,
& la couleur dont il est,
fait augurer très-avanta-
geusement pour sa vigueur
dans les combats amoureux.

JULIE.

Ah ! sœur Dorothée ,
vous pensés trop malicieu-
sément. Je vous jure que
je

7
je n'ai pas encore fait attention à la dernière perfection que vous lui trouvez ; ne croiez pas que la sensualité soit le motif qui m'engage à l'aimer, je suis délicate sur ce point.

DOROTHEE.

Vous êtes une dissimulée, sœur Julie. N'importe; continués; un peu d'un, un peu d'autre, cela fait qu'il ne vous est pas indifférent.

JULIE.

En vérité ce que tu me dis-là, me chagrine. C'est ce que tu connoîtras aisément dans ce que je vais te dire, pour te mettre au fait. Il faut que je te raconte comment l'amour s'est em-

C paré

paré de nos cœurs. Il est constant que la sympathie a fait naître l'heureux rapport qui se rencontre dans nos humeurs.

DOROTHEE.

Ce qui est fort rare dans les inclinations. Nous voions souvent une personne jolie, aimable, & qui nous plaît; parce que nous l'aimons, nous nous imaginons qu'elle doit être éprise de nous de même, tandis qu'elle soupire en secrêt pour un ingrat qui la méprise, & languit pour une autre cruelle: effet ordinaire des caprices de l'amour, & qui cause tant de passions malheureuses de part & d'autre. Mais quelle
féli-

9
félicité au contraire, lorsque les deux ames sont d'intelligence, & que le ciel les a destinées pour se procurer mutuellement les parfaites douceurs de l'amour!

JULIE.

Ce sont ces douceurs auxquelles j'aspire, mais que je crains de goûter.

DOROTHE'E.

Tu ne raisonne plus pour le coup, ma chere Julie; explique toi mieux, si tu veux que je t'entende.

JULIE.

Pour m'entendre, écoute-moi sans m'interrompre. Si-tôt que je vis le frere Côme pour la première fois, je sentis un je ne sai quoi, qui me surprit; je fûs

C 2 dans

dans une émotion étonnante, & l'instant de sa vûe fût celui de la perte de ma liberté. Lui m'a dit depuis qu'il avoit senti les mêmes éfets à mon premier abord; il brûla pour moi aussi-tôt; nos yeux furent les fidelles interprètes de ce qui se passoit dans nos cœurs; je ne savois comment faire pour lui parler; de plus j'avois mille précautions à prendre pour empêcher que nos sœurs ne s'apperçussent du penchant que j'avois pour lui: enfin l'amour me suggéra un moien pour le voir, auquel tu ne croiras jamais que j'aie pû penser. Je feignis d'être indisposée, & je demandai le

II

le Chirurgien, disant qu'une saignée me soulageroit ; que quelque chose que tu fais bien ne paroissoit point, & que cela me cautoit de douleurs d'estomac & des maux de tête continuels. Sans trop examiner la vérité, la Mère des Novices, qui me chérit beaucoup, dit qu'il ne falloit point différer, qu'elle en connoissoit la conséquence, & qu'une saignée m'étoit absolument nécessaire. C'étoit ce que je demandois. On fût avertir frère Côme, que l'Amour conduisit, & porta sur ses ailes. On l'introduisit dans ma chambre; il me demanda quel étoit mon mal, me tâta le poux

C 3 lib

qu'il trouva extrêmement émû, (en effet il l'étoit terriblement.) Ma sœur, me dit-il, vous avés besoin de repos, & je prévois que cela ne fera rien. Mais, lui dit la Mère Frédégonde (qui étoit accouruë pour tenir la chandelle) ne seroit-il pas à propos de lui tirer une petite pallete de fang? Oh! gardés-vous en bien, repliqua-t-il, nous exciterions les humeurs; que ma sœur garde pendant quelque temps la chambre, & voilà tout ce qu'il lui faut: demain je lui apporterai quelque chose qui la soulagera beaucoup. La Mère Frédégonde voiant qu'on ne me faignoit pas, s'en

s'en fut à son ministère ,
 n'étant plus nécessaire , &
 nous laissa seuls. Aussi-tôt
 qu'il fût tête à tête avec
 moi , il se jetta à genoux au
 bord de mon lit , & me
 regardant avec des yeux
 pleins d'amour , il me fit la
 déclaration la plus tendre
 de tout ce qu'il sentoit pour
 moi. Il s'exprima noble-
 ment & dans des termes
 qui ne sentent point l'hom-
 me d'Eglise. Je t'avouèrai
 que je ne pûs me défendre
 contre tant d'ardeur ; il tira
 sans peine l'aveu de mon
 penchant pour lui , & après
 un quart d'heure d'entre-
 tien il s'en fût. Tu ne fau-
 rois croire le plaisir que je
 ressentis de me savoir ai-

14
mée autant que j'aimois
(c'est le plus grand bonheur
des amans.) La nuit me
parut d'une longueur insu-
portable , & j'attendis le
jour avec une impatience
extrême ; je ne fermai l'œil
que pour tomber dans les
songes les plus ravissans ;
enfin le jour vint , & mon
amant ne tarda point à me
venir faire un nouvel hom-
mage de son cœur. Il en-
tra dans ma chambre sur
les huit heures ; dans ce
tems les Dames étoient au
Chœur , personne n'étoit
resté auprès de moi , parce
qu'on voïoit que ce n'étoit
qu'une légère indisposition.
Je le priai de s'asseoir au-
près de mon lit , il me dé-
manda

manda comme j'avois passé la nuit ; je le satisfis sur toutes ses questions. Je ne tardai point à rapeller la tendre conversation que nous avions eüe la veille , ce fut là qu'il acheva de me vaincre. Il me plut à un point que je ne saurois dire ; il a de l'esprit comme un ange , il est fort amusant , il a la voix fort jolie ; il me chanta vingt chansons toutes plus agréables & plus picquante les unes que les autres. Il y en avoit même de sa composition , que les plaisirs & le badinage sembloient lui avoir inspirées ; mais la dernière qu'il me montra étoit parfaite ; c'étoit une déclaration d'amour

mour

mour la plus vive & la plus spirituelle. La voici :

*Si de ses traits jusqu'à ce jour
Mon ame s'étoit garantie ,
Je n'en suis plus surpris ,
Amour ,
Je n'avois pas une Julie.*

De tems en tems il prénoit une de mes mains qu'il portoit avec transport sur sa bouche, il la ferroit entre les siennes; cela étoit accompagné de tant d'assurances de sa fidélité que je ne pûs résister à cet invincible penchant qui m'entraînoit vers lui; je lui découvris sans réserve la violence de l'amour qui me dévorait depuis le moment que

que je l'avois vû, & nous nous jurâmes une constance éternelle. Les discours passionnés que je lui avois tenus l'avoient rendu plus entreprenant ; il étoit dans l'agitation la plus vive. Ah! ma chère Julie, me dit-il en m'embrassant, que nous allons être heureux! Je ne vivrai plus que pour vous, je méprise à présent les vaines grandeurs du monde, je me trouve le plus fortuné des mortels, puisque je suis aimé de la plus charmante personne de la terre. En finissant ces mots, il se jetta à mon col, & me serra étroitement dans ses bras. La pudeur cependant vouloit que je le repouffasse ;
aussi

aussi le fis-je , mais si foiblement qu'il s'apperçut bien que ce n'étoit que par bienséance. Je détournai mon visage pour ne pas recevoir le tendre baiser qu'il me vouloit donner ; mais en me retournant , je ne fai comme il fit , je sentis sa bouche collée contre la mienne : un feu subtil alors se glissa dans mes veines , je n'en pouvois plus , je ne me connoissois plus , & j'aurois infailliblement perdu toute retenue , lorsque nous entendimes du bruit. C'étoient les Dames qui fortoient du Chœur. Il se retira promptement de dessus moi. Oh Dieu ! qu'il étoit beau dans cet instant!

Un

Un coloris de roses régnoit sur ses jouës, ses yeux étoient vifs & perçans, & mille traits amoureux en partoient qui m'enchantoient. Pour moi, j'étois dans un trouble inexprimable : je me sentis toute mouillée dans certain endroit, & le feu qui me brûloit au dedans avoit séché mes lèvres, je le regardai avec des yeux éperdus. Ah mon cher frère! lui dis-je, à quoi nous exposés-vous? Il souïrit tendrement, me prit la main, & me quitta.

DOROTHE'E.

La pauvre enfant! n'as-tu pas été bien fâchée, de ce que l'Office avoit été fini si-tôt.

JULIE.

Badines donc toujours ;
 écoute-moi jusqu'à la fin,
 & ne m'interromps plus.
 Le lendemain il revint à la
 même heure , & il entra
 comme je commençois à
 m'assoupir, parce que j'avois
 fort peu dormi la nuit. Il ti-
 ra doucement les rideaux
 de mon lit, & d'abord me
 voulant respecter, il se con-
 tenta de prendre sur ma
 bouche un baiser le plus lé-
 gèrement qu'il put ; mais
 plein d'amour , & rien ne
 s'opposant à ses feux , il
 m'en donna mille tout de
 suite ; il glissa sa main en-
 tre les draps , & me prit
 les têtens. Je me réveillai
 en sursaut, & je demeurai
 sur-

surprise au dernier point.
Je voulûs crier, mais il me
ferma le passage de la voix
d'un baiser brûlant. Ah!
mon frère, lui dis-je, quels
font vos desseins; retirés
cette main téméraire. Ah!
ma chère Julie, reprit-il,
que vous êtes cruelle, vou-
lés-vous ma mort, n'aurés-
vous point compassion d'un
malheureux qui va expirer
à vos yeux, si vous n'avés
égard aux maux qu'il sou-
fre. En finissant ces paroles
il enfonça l'autre bien plus
avant, & mit un doigt dans
un endroit que tu connois
aussi-bien que moi. Le sub-
til mouvement de ce doigt
me causa un chatouillement
qui me ravit, le plaisir me
fur-

surprit , & enfin je répandis sur sa main une liqueur dont elle fût inondée. Ah! ma chère Julie, s'écria-t'il amoureuxment , que je suis heureux , puisque j'ai pû vous donner une teinture des biens que nous goûterions si vous m'étiés plus favorable. Pendant tout ce tems j'étois restée immobile & pâmée, mes yeux étoient fermés, ma bouche étoit entre-ouverte, & je n'osois plus le regarder. La pudeur faisoit ses éfets ordinaires. Lui, au contraire, se mettoit en devoir de se satisfaire, lorsque cette même pudeur & la honte se changèrent subitement en colére, & me don-

donnerent des forces pour
 me défendre courageuse-
 ment. Je m'arrachai de ses
 bras. Allés, lui dis-je, in-
 grat, c'est trop m'outrager,
 ne paroissés jamais devant
 moi. Quelle insolence? Est-
 ce ainsi qu'on doit agir avec
 une personne que l'on esti-
 me? Il partit à ces terribles
 paroles, & me regardant
 avec des yeux où l'amour &
 le désespoir étoient peints,
 il se jeta à genoux, me dé-
 manda pardon de son en-
 treprise, & il en marqua
 le plus sincere repentir.

DOROTHEE.

Bon, que tu es simple.
 Ce n'étoit point de sa té-
 mérité qu'il se repentoit,
 mais bien plutôt de n'avoir

D pü

pû y mettre une fin heureuse. Tu le congédias donc.

JULIE.

Oui, mais il ne sortit qu'après m'avoir fait promettre que j'oublierois ce qui venoit de se passer, & qu'il m'eût engagée par les prieres les plus pressantes à lui rendre mon cœur. Je ne pûs m'en défendre; il me donna un baiser que je lui rendis aussi tendrement, & nous nous séparâmes. Aussi-tôt qu'il fût parti je fûs fâchée des peines que je lui avois causé.

DOROTHEE.

Il étoit bien tems. Voila comme nous sommes toutes faites, nous nous défen-

fendons avec opiniâtré,
tandis que dans le fond
nous ferions bien-aïses que
cela fût. Quelle bizarre-
rie !

JULIE.

Il est vrai, mais que veux-
tu ? on nous a tant prêché
d'être sages , que l'on ne
fait le premier pas qu'avec
des craintes mortelles. De
plus, certaine enflure qui
peut survenir nous retient,
& met des digues à l'impé-
tuosité de nos desirs.

DOROTHEE.

Tu as raison , & c'est le
noeud de l'affaire, sans quoi
tu verrois bientôt paroître
une nouvelle secte de mul-
tipleurs. Quels délices pour
tant de filles aimables, d'un

D 2 tem

tempérament amoureux ,
 qui souffrent dans les bor-
 nes & les chaînes cruelles
 que leur donne leur virgi-
 nité! Que d'envies ne font
 point étouffées, que de dé-
 sirs cachés, que de passions
 contraintes, Ah! ma chère,
 nous ne l'éprouvons que
 trop, & je te confesse que
 je ne suis point de celles
 qui en souffrent le moins.

JULIE.

Est-il possible que nous
 ne trouverons jamais de
 préservatifs contre ce mal
 dangereux.

DOROTHEE.

Non, non, ne t'abuse
 point, rien ne peut empê-
 cher les opérations de la
 nature

nature, & nous ne ferons
que trop obligées de nous
en tenir au triste godemi-
ché; c'est la chose du mon-
de la plus insipide, si je
m'imagine que ce n'est rien
en comparaison de la pièce
d'introduction virile.

JULIE.

Ah, ah, ah... que tu es
folle; quel nom viens-tu
de donner à cette partie de
l'homme? je t'assure qu'il
est nouveau, & la Mère
Vitaline & la Cunegonde
qui les savent tous, ne con-
noissent certainement point
encore celui-ci.

DOROTHEE,

Quand des mots nous pa-
roissent obscènes, il en faut
purifier l'in... gruité, en

D 3 leur

leur donnant une tournure telle qu'ils puissent être prononcés sans blesser les oreilles chastes.

JULIE.

Je vois bien que tu fuis la maxime de sœur Agnès, qui lorsqu'elle parle de son Confesseur, ne dit jamais que mon Fesseur; du Vicaire, le Caire; du Curé, le Ré: quelle simplicité! & quelle hipocrisie! tandis que la Saintemi'touche se trouve tous les jours au parloir avec frère Conrard, & je l'y surpris l'autre jour qui se prêtoit le mieux qu'elle pouvoit à travers la grille.

DOROTHEE.

Julie, tu es médifante,
tu

tu n'en parle que par envie;
car en bonne foi, toi même
ferois-tu bien-aise qu'on
t'interrompit dans une telle
occupation, vas ma chère,
il faut plus de charité pour
son prochain.

JULIE.

C'est que je ne peux m'em-
pêcher d'éclater, quand je
vois & j'entends de pareil-
les sotifes.

DOROTHEE.

Mais revenons au frère
Côme, quand reviendra-
t-il? Je m'intéresse pour
lui, & je suis tellement por-
tée à lui rendre service,
que si tu continuë à le trai-
ter cruellement, j'aporte-
rai tous mes soins pour le
faire revenir de la passion

D 4 qu'il

qu'il a pour toi, & je le
vangerai de tes mépris.

JULIE.

Tu te trompe, je ne le
méprise point, & je te prie
de ne pas prendre ses inté-
rêts avec tant de chaleur;
car toutes bonnes amies
que nous puissions être,
cela ne m'accommoderoit
point; cherche ailleurs, &
laisse-moi mon Carme, tu
es assés aimable pour faire
une conquête, & avec l'es-
prit que tu as, tu sauras
bientôt charmer quelque
aimable Frère. Pour le
mien, je souhaite bien fort
qu'il revienne, & je me
sens disposée à le traiter
plus humainement que la
dernière fois. Je lui veux,
cepen-

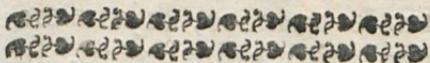
cependant, laisser faire toutes les avances, & je ne me rendrai que sur les fins. Je me défendrai peut-être encore plus que je ne pense. Adieu ma chère, la première fois que je pourrai t'entretenir, peut-être t'apprendrai-je bien des choses.

DOROTHE'E.

Je le souhaite pour peu qu'elle te fassent plaisir. La cloche sonne, on va à l'Office. Adieu.

Fin du premier Entretien.

DEU-



DEUXIÈME
 ENTRETIE N.
 FRERE CÔME,
 SOEUR JULIE.

FRERE CÔME.

BON jour, ma très-
 chère sœur.

JULIE.

Je vous saluë, mon cher
 frère. Je suis depuis hier
 dans une inquiétude extrê-
 me: vous veniés me visiter
 tous les jours, & il y en a
 quatre que je ne vous ai vû.

FRE-

FRERE CÔME.

Hélas! cruelle, qui peut mieux en savoir la cause que vous? Ne m'avez-vous point défendu de vous parler jamais? Quel étoit mon crime pour m'ordonner une peine si rigoureuse? Est-on criminel pour être trop amoureux?

JULIE.

Ah! mon frère ne rappelés point à mon cœur un souvenir qui me tuë. Dieu! que de combats n'a-t-il point souffert depuis votre absence. L'amour & la vertu ont long-tems disputé. Le premier m'a fait sentir ce qu'il a de plus tendre; mais aussi l'autre m'a soutenuë dans des moments

mens où toutes mes résolutions étoient prêtes à s'évanouir. Je me rappellois ces instans passionnez, où me livrant trop à vos transports, je touchois au moment qui m'alloit voir céder à l'impetuosité de vos desirs; j'étois hors de moi-même & je vous desirois, je brulois, Helas! disois-je, loi de l'honneur que vous êtes barbare! Vertu cruelle, devoir fatal, que ne me laissez vous! Pourquoi résistés-vous au feu d'un homme qui m'adore? d'un tendre amant qui ne vit que pour moi? Oui, disois-je avec un soupir, il y a de la probité, j'en suis persuadée, & ses sermens sont
invin-

inviolables ; mais reprenois-
 je aussitôt , malheureuse Ju-
 lie quels sont tes égare-
 mens ? Dans quel abîme de
 maux vas-tu te précipiter ?
 Il est vrai , ton amant est
 aimable , il est charmant ,
 mais qui peut te répondre
 de sa constance ? De plus ,
 quand elle seroit éternelle ,
 si tu te livres à sa flamme ,
 à quel danger ne t'expose
 tu pas ? Quelle suite de pei-
 ne & de honte ne suivront
 point tes plaisirs ? Tu veux
 donc te couvrir d'infamie ?

FRERE CÔME.

Arrêtez ma chere Julie ,
 cessez d'être ingenieuse à
 vous tourmenter ; écoutez
 encore une fois un homme
 qui va mourir à vos yeux ,
 si

si vous vous obstinez à lui
plonger le poignard dans
le sein par vos cruautéz.

JULIE.

Helas! mon frère, que
voulez vous de moi? Juste
ciel! pourquoi m'êtes vous
si cher?

FRERE CÔME.

Puisque vous m'accor-
dez cette grace, permet-
tez, aimable Julie, que je
remette à votre memoire
le commencement de mes
feux, & ce qui les fit naî-
tre? L'heureux jour que
Madame l'Abbesse m'en-
voya chercher pour la fai-
gner, fut celui où je com-
mençai à porter des chai-
nes. J'avois résisté coura-
geusement aux attaques que
les

les beautez de nos sœurs
avoient données tant de
fois à mon cœur : toujourn
ferme & insensible, je me-
nois une vie farouche & au-
stère. L'esprit tentateur ne
s'étoit fait sentir que pour
me faire triompher ; aussi
est-ce le tems où j'ai été
réellement devot. Mais dès
que j'eus reconnu vos at-
traits, j'apperçus l'abus le-
quel je vivois ; des réflexions sur les Superstitions,
l'Ignorance, & les Mome-
ries de mes frères me firent
ouvrir les yeux, je dissipai
les ténèbres, je détestai mon
erreur, & je résolus de pro-
fiter du tems de la jeunesse,
dans lequel on est fort &
vigoureux. Je n'avois en-
core

core porté que la haire
& le cilice; la discipline
la plus cruelle outrageoit
journallement mes épaules;
les jeûnes & les mortifica-
tions alteroient ma vigueur,
& je m'enterrois pour ainsi
dire tout vivant. Mais quel-
le difference! dès que j'eus
le bonheur de vous voir,
je ne songeai qu'à conser-
ver des jours qui ne de-
voient plus être consacrés
qu'à l'amour. Je fis serment
de ne vivre desormais que
pour vous; mes peines &
mes plus grands chagrins
ne furent plus que votre
absence; mes yeux parle-
rent, se plaignirent, & fu-
rent écoutés. La simparchie,
ainsi que vous me l'avez dit
depuis

depuis, fit sentir à nos ames
 ses merveilleux effets, &
 nous ne vécûmes plus que
 l'un pour l'autre. Vous sui-
 vîtes, ma chère Julie, cette
 excellente maxime du Cloî-
 tre qui est, de ne point faire
 languir un amant quand il a
 le don de plaire, la dissimu-
 lation n'agissant jamais entre
 nous pour un tel sujet, &
 nous fûmes d'accord à la
 première entrevûë. La li-
 bérté que j'ai d'entrer dans
 le Couvent & de visiter les
 sœurs, fut pour moi le plus
 grand avantage; j'en profi-
 tai, & vous me permîtes de
 vous voir autant que l'oc-
 casion s'en présenteroit.
 Enfin nos feux s'allumèrent
 réciproquement.

E . JULIE

JULIE.

Ils ne le font que trop.
Juste Ciel! Je tremble &
mon aveugle tendresse me
fait frémir.

FRERE CÔME.

Quoi, mon bel Ange!
Vous répentés-vous d'y
avoir répondu? Que faut-
il pour meriter votre re-
tour? Revenés d'un préju-
gé qui nuit au repos de vo-
tre vie. Rendés heureux le
plus tendre & le plus con-
stant des hommes.

JULIE.

Que faut-il donc encore,
ingrat? Nai-je point tout
fait pour vous. Vous ai-je
refusé toutes les faveurs
que l'on peut accorder sans
intéresser l'honneur. Lors-
que

que quelque fois à mes genoux j'entendois vos soupirs, ne vous donnois-je point mille marques d'un amour aussi ardent que le votre? Ne vous rendois-je pas ces baisers brulans avec les plus vifs transports.

FRERE CÔME.

Souffrés, ma chère Julie, que j'en prenne un sur ces lèvres de rose; vous ne fauriez me défendre ce que vous m'avez accordé tant de fois.

JULIE.

Il m'embrasse. Ah! je n'en puis plus; retirés-vous. Vous me tués; mais où portés-vous cette main? De grace, mon cher ami, retirés-la.

E 2 FRERE

FRERE CÔME.

Adorable Julie, lisés dans
mes yeux la violence du feu
qui me dévore. Je meurs
à vos genoux, si vous n'a-
vés pitié de moi. Où suis-
je ! Je suis hors de moi ;
que de beautés s'offrent à
ma vûë !

JULIE.

Finissés, mon frère ; en
vérité vous me mettés dans
un état ... si quelqu'un nous
surprenoit , nous serions
perdus. ●

FRERE CÔME.

Non, non, ne craignés
rien ; toutes les Dames sont
au Chœur, & je benis le ciel
de ce que sous prétexte d'u-
ne feinte indisposition j'ai
le bonheur de me trouver
tout

tout seul avec vous.

JULIE.

Vous êtes trop dangereux. Je vous prie de ne plus venir à cette heure. Retirés donc cette main, que veut-elle?

FRERE CÔME.

Que vous êtes dissimulée! Ne pénétrés-vous pas, & ne connoissés-vous pas ses desseins aussi-bien que moi? Laislés-la faire.

JULIE.

Non, je ne le souffrirai jamais. Mais elle gagne la place. Eh bien! mon frère, quand vous aurez pris ce que vous desirez.... Ah Dieu! vous me blessez.

FRERE CÔME.

Pourquoi vous défendre?

E 3 Jy

J'y suis, je les tiens, ces charmans tétons. Qu'ils sont fermes & ronds! Ah! qu'une gorge de vingt-ans est quelque chose d'admirable! C'est l'âge où elle est dans sa perfection. Quelle blancheur! Ah! ma sœur, je succombe, quel feu fait mes sens? Helas?

JULIE.

Que je suis fâchée de vous avoir accordé cette faveur. Cela vous met dans un état qui me donne tout lieu de craindre pour moi-même. Comme vous me chantouillez le petit bout! Ah... Ah!

FRERE CÔME.

Sentez-vous quelque plaisir, ma très-chère? Je ne cher-

45

cherche qu'à vous en pro-
curer.

JULIE.

Frère Côme, vous êtes bien subtil; vos vûes sont bien interressées? Vous ne m'en donnez qu'afin que je vous en procure d'avantage.

FRÈRE CÔME.

Votre prévoiance & votre pénétration ne sont plus ici placées. Croiés moi, profitons du tems favorable, nous avons encore une bonne heure à nous, ainsi nous n'avons rien à craindre; permettez-moi de lever tous les obstacles qui s'opposent à notre commune félicité.

E 4

JULIE.

JULIE.

En vain voulés-vous me séduire, tous vos discours sont inutiles.

FRERE CÔME.

Ah! barbare, dans quel désespoir me précipitez-vous? Que je suis malheureux, cruelle, de vous avoir connue! Mais que dis-je? c'est moi qui ai tort, je suis coupable. Percez ce cœur, n'épargnez point des jours destinez à être misérables. Quelle vie languissante ne vais-je pas mener, si vous n'accordez point à ma flamme le moien de la calmer! L'hymen peut-il nous unir? Sommes nous dans le monde? un cloître affreux ne doit-il pas être notre azile
tant

tant que nous verrons la
lumière? ne sommes nous
nez que pour être malheu-
reux? serons nous les victi-
mes de la cagoterie? Re-
venez d'une prévention où
la superstition vous a jettée,
mais que j'ai bannie pour
jamais de mon esprit. Ne
sommes-nous point l'ouvra-
ge de l'être éternel ainsi que
les gens du monde? Com-
ment? parce que l'avarice
de nos parens les a enga-
gez à séduire notre enfan-
ce pour captiver nos corps,
il faudra nous priver des
biens qu'ils goutent, & que
l'amour nous offre? Abus,
ma chère Julie, ne soions
point assez aveugles pour
nous laisser préoccuper d'u-
ne

ne pareille chimere : jouïf-
 fons des plaisirs de la vie ;
 le cloître & leur féjour
 quand on fçait le gouter ,
 il ne s'agit que de cacher
 les apparences ; c'est là où
 l'on voit triompher le Dieu
 des cœurs ? les douceurs
 font plus parfaites par les
 obstacles & les difficultés
 qui s'y opposent , auffi font-
 elles infinies quand on fçait
 les lever , & l'on coule les
 jours les plus charmans.

JULIE.

Ah ! mon cher frère , que
 vos instructions font salu-
 taires ! Déjà je vois dissiper
 les ténèbres qui obscurcis-
 soient mes yeux , mon esprit
 est embelli d'une nouvelle
 intelligence , il se détache
 infen-

insensiblement de toutes les absurdités dont il étoit obsédé ; le flambeau de l'amour m'éclaire, mon cher frère, je me rends.

FRERE CÔME.

Je suis ravi de vous voir dans des semblables dispositions.

JULIE.

Mais il me survient une pensée qui combat encore furieusement : écoutez. Quand nous aurons joints nos cœurs, & que libre de goûter tous les plaisirs vous possederez ce que j'ai de plus cher, les suites n'en feront elles point à craindre ; l'apprehension ne vous paroît-elle pas juste ; qu'en dites vous.

FRERE

FRERE CÔME.

Oùi, mais elle cessera bien-tôt, par ce que je vais vous dire. Les connoissances que j'ai acquises dans mon art, me serviront pour vous mettre à l'abri de toutes inconveniens; jamais de petits indiscrets ne viendront trahir ni troubler notre tendre commerce.

JULIE.

Mais comment vous y prendrés vous, pour empêcher la nature d'agir? Car il est certain que nous sommes faits comme les autres, & que je ne pourrois être entre vos bras sans tomber dans ces charmans transports, pendant lesquels je crois que ces petits indiscrets

51
discrets, comme vous venez de dire, prennent forme, & je préférerois la mort la plus cruelle à l'ignominie qui me couvriroit le reste de ma vie, si j'en mettois un au monde.

FRERE CÔME.

Je sai un moien infailible pour l'empêcher.

JULIE.

Quel est-il? ne seroit-ce pas par la vertu de certaines herbes? Oh! non, je n'y consentirai jamais. Ce seroit offenser Dieu mortellement. Non, non, mon frère, je n'y consentirai jamais.

FRERE CÔME.

Que de foiblesse! quels scrupules! quoi vous en venez

nez encore à une dévotion
mal placée, elle n'a que faire
ici : encore un coup, ma
chère Julie, bannissez-la
comme une chose inutile,
& ne m'interrompez plus ;
j'ai d'autres moïens plus na-
turels & beaucoup plus cer-
tains. Les herbes & les sim-
ples dont vous me parlés,
ont en effet la vertu de fai-
re avorter les femmes, mais
je me donnerai bien de gar-
de d'y avoir recours. Vous
m'êtes trop chère, pour ha-
zarder & exposer vos jours
au succès dangereux & dou-
teux de l'effet qu'elles pro-
duiroient. Les simples en
anéantissant le foetus peu-
vent causer la mort à la mé-
re, ou du moins traînent
après

après elle des fuites funestes, comme des maladies terribles, ou les remors d'avoir fait perir une malheureuse petite créature que l'amour a fait naître & que le cruel honneur vient détruire. Non mes remedes font plus sûrs & plus doux, & vous en conviendrez, ma chère Julie, quand vous les connoîtrez. Je veux que vous me sçachiez gré de vous avoir donné connoissance de choses si necessaires au repos des heureux amans, & si favorable, aux plaisirs des sens.

JULIE.

Pourquoi differés-vous donc tant à me les aprendre ces secrets merveilleux?

Vous



Vous m'en donnés une idée si avantageuse, que je brûle déjà de les savoir. Contentez-moi, mon cher frère.

FRERE CÔME.

Quelque sublime & élevée que puisse être cette matière, je ne doute point que votre esprit ne la conçoive facilement ; & les choses les plus abstraites pour les personnes de votre sexe, ne sont pour vous que simples & faciles à développer : je commence, ne perdez point un mot de mon discours, je le vais rendre le plus succinct que je pourrai, car les momens sont chers ; & comme je ne doute point de vous persuader, j'espère que l'exécution

tion

55.
tion & l'essai suivra de près
les paroles.

Quand l'être suprême forma nos premiers pères, il leur donna la faculté de produire leurs semblables. Cette production ne se peut faire qu'en se joignant amoureuxment par le moien de ces deux voluptueuses parties dont nous sommes pourvûs l'un & l'autre, qui sont les instrumens de génération, que l'on appelle dans l'homme le Membre viril, & dans la femme le C.... Il annexa à cette jonction le plus parfait des plaisirs, afin de les engager à se joindre avec plus d'ardeur pour multiplier & donner des habitans à l'univers: & pour dédomager la fem-

F me

me des peines qu'elle souffre dans l'enfantement, il rendit sa partie beaucoup plus sensible au chatouillement; aussi ressent-elle un plus grand plaisir que l'homme dans le coït.

Pour parvenir à engendrer, il ne suffit pas seulement de mettre ces parties l'une dans l'autre, il faut encore qu'il sorte de celle de l'homme une certaine liqueur visqueuse & subtile, qui, par les esprits qui en exhale, forme l'enfant, lorsqu'elle est reçue dans la matrice de la mère.

C'est donc cette liqueur même, qu'il s'agit en cette occasion de détourner, puisque ce n'est qu'elle qui cause cette enflure importune,
&

& trouble les délices des plus tendres cœur. Il est vrai que bien des hommes n'ont pas assés d'empire sur eux-mêmes, pour se retirer de cette charmante fournaise, lorsqu'elle nous excite par sa chaleur à résoudre les humeurs. Le plaisir est si grand, les transports si violens, qu'on s'abandonne & qu'on se livre sans réserve aux biens parfaits dont nous comble l'objet de nos desirs. Mais quand on l'adore, ce charmant objet, qu'on l'estime, & qu'on veut le ménager, il est nécessaire de conserver un absolu pouvoir sur ses sens & de lui procurer les douceurs de l'amour, sans qu'il se repente de nous

F 2 avoir

avoir accordé ses faveurs,
 J'ose bien vous répondre
 de moi, ma chère Julie,
 je vous aime trop pour vous
 exposer au moindre dan-
 ger. Les complaisances que
 vous aurés pour moi seront
 un motif pour m'engager à
 la plus sincère reconnois-
 sance. A Dieu ne plaîse,
 que pour me satisfaire, je
 vous cause la moindre peine!

JULIE.

Mais, mon cher, ce que
 vous venés de me dire, est-
 il bien vrai, ne m'en im-
 posés-vous point ?

FRERE CÔME.

Ah! cruelle Julie, c'est
 m'outrager trop sensible-
 ment. Quoi? vous pouvés
 douter un moment de ma
 sincérité?

Ju-

JULIE.

Pardon, mon cher amant,
le plus doux baiser va te
récompenser, excuse une
amante incertaine: ah! c'est
assés combattre, fais, je me
livre à toi; mais sera-tu
constant? sera-tu fidèle?
Tes yeux me disent oui....
Allons, j'y consens, je me
sacrifie, fais.... Mais que
dis-je? je suis troublée, je
n'en puis plus.

FRÈRE CÔME.

Quoi? vous vous laissés
aller entre mes bras, ma
chère Julie; quel bonheur
est comparable au mien!
Amour tu me combles de
tes bienfaits. JULIE.

Que faites-vous, cher
frère? Ah!.... Ah!.... je
suis morte; comment? vous
me

me jettés sur le lit; non,
non. Cela....

FRERE CÔME.

Pourquoi vous défendre
encore? Est-ce ce que
vous venés de me dire il
n'y a qu'un instant? Mais
Dieux! que de beautés s'of-
frent à ma vûe, quelles
cuisses! que sens-je? que
tiens-je dans mes mains?
Le joli petit poil, il est plus
noir que le jais? ce lieu est
plus vermeil que la rose.
Que je le baise. Écartés-
vous, ma chère Julie, ôtés
donc votre main Sentés-
vous.... JULIE.

Ah! retirés ce terrible in-
strument. Qu'il est brulant!

FRERE CÔME.

Au contraire, empoigne
le bien, mon cher cœur,
con-

conduis-le toi-même dans
cet endroit, où il doit être
la victime du sacrifice que
nous offrons à l'amour.

JULIE.

Ah! Comme tu le pouf-
fe! non, jamais il n'entrera;
veux-tu me fendre? Oh!...
quelle douleur vous me
faites! Est-ce là, méchant,
le plaisir que tu me faisois
espérer Ah! de grace
retire-toi, mon ami, tu me
creves, ah....

FRÈRE CÔME.

Ah! je sens qu'il entre,
ma chère, embrasse-moi,
ferme - moi étroitement,
donne-moi un baiser, tes
lèvres font brûlantes
je ne me connois plus.

JULIE.

Ah! mon frère, qu'est-
ce

ce qui coule donc de ma
partie? quel ravissement!
Eh! ... Eh ... Eh! ... tu me
tué ... ar ... rête, je me ...
meurs.

FRÈRE CÔMÉ.

Enfin me voila entré vi-
ctorieux dans la place; quel-
le douleur de m'en retirer,
fans y laisser des marques
de ma victoire? Mais, ma
chère, il le faut, je m'y
suis engagé, privons-nous
du dernier excès de plaisir,
pour nous en procurer un
plus durable. Je ne me re-
tire, cependant, qu'à con-
dition que ta main achevera
le reste.

JULIE.

Tu me l'as promis, mon
cher, n'abuse donc point de
la facilité que j'ai eue à
t'accorder ce que tu dési-
rois;

rois ; ménage ta tendre Julie , qui ne veut plus être désormais qu'à toi : je consens d'achever , mais montre-moi comment il faut faire. Mais qui te presse de te retirer si vite , crains-tu de me faire du plaisir ?

FRÈRE CÔME.

Non , mais je crains de décharger , mais en parlant je ... dé...

JULIE.

Avec quelle impetuosité te retires-tu ?

FRÈRE CÔME.

Ah ! ... je décharge.

JULIE.

Ah ! tu m'inonde , je suis toute mouillée. Quoi ? c'est donc là cette liqueur dont tu viens de me parler ? mais je suis toute perdue. En vé-

G rité,

rité, il faut, mon cher, que je t'aime bien, pour souffrir toutes ces choses.

FRERE CÔME.

Regrettes-tu le plaisir que tu m'as donné, & toi-même n'en as-tu pas senti?

JULIE.

Oùi, mais ce n'a été que sur les fins, car au commencement la grosseur de ce que tu fais bien, m'a fait un mal horrible, je suis toute déchirée: je ne fais même s'il n'y a pas du sang à ma chemise; car j'ai senti une vive douleur dans les premiers coups; cela me cuit encore bien fort.

FRERE CÔME.

Va, ma chère enfant, cela ne durera pas, le passage est fait, & c'est lui qui

qui nous conduira au vrai
bonheur. Il faut avoir un
peu de peine avant que d'ar-
river à la souveraine féli-
cité ; elle sera durable, un
fort fortuné se présente à
nous, l'amour se prépare à
nous combler de ses fa-
veurs, & nous pourrons
dire ensemble ces 4. vers :

*L'amour contente nos désirs,
Nous portons ses plus douces
chaînes ;*

*Et sans ressentir ses peines,
Nous goûtons tous ses plaisirs.*

Qu'on est heureux, ma
chère Julie, quand on peut
dire ces tendres paroles !
La vie alors n'est plus qu'un
tissu de délices ... mais j'en-
tends quelque bruit ; on
sort du Chœur, je te quite.
Adieu,

Adieu, ma chère Julie, reçois ce baiser pour gage de ma tendresse. Adieu: qu'il est cruel de se séparer au milieu des plaisirs! Adieu encore une fois.

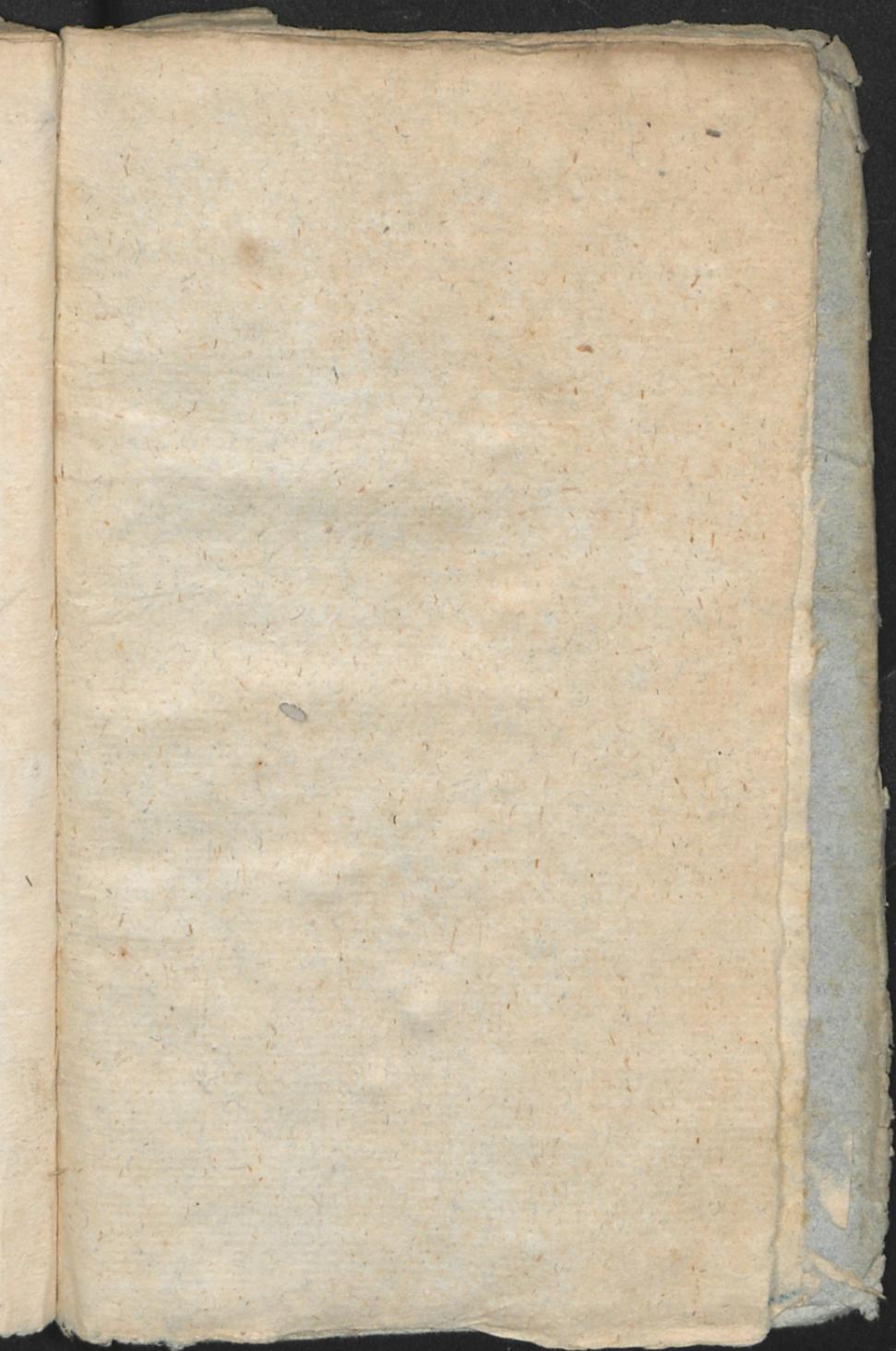
JULIE

Encore un petit baiser; mais reste un instant. Cependant non vas que je m'ennuierai quand je serai seule! je ne fais qu'une chose pour me consoler, c'est de me repasser tout ce que nous venons de faire. Mais hélas! tu n'y fera point. Adieu mon amour.

FRÈRE CÔME.

Adieu Adieu Julie.

F I N.



8

8

8

George ...

Teil 2352

7. 12
2. 4
—
9. 16

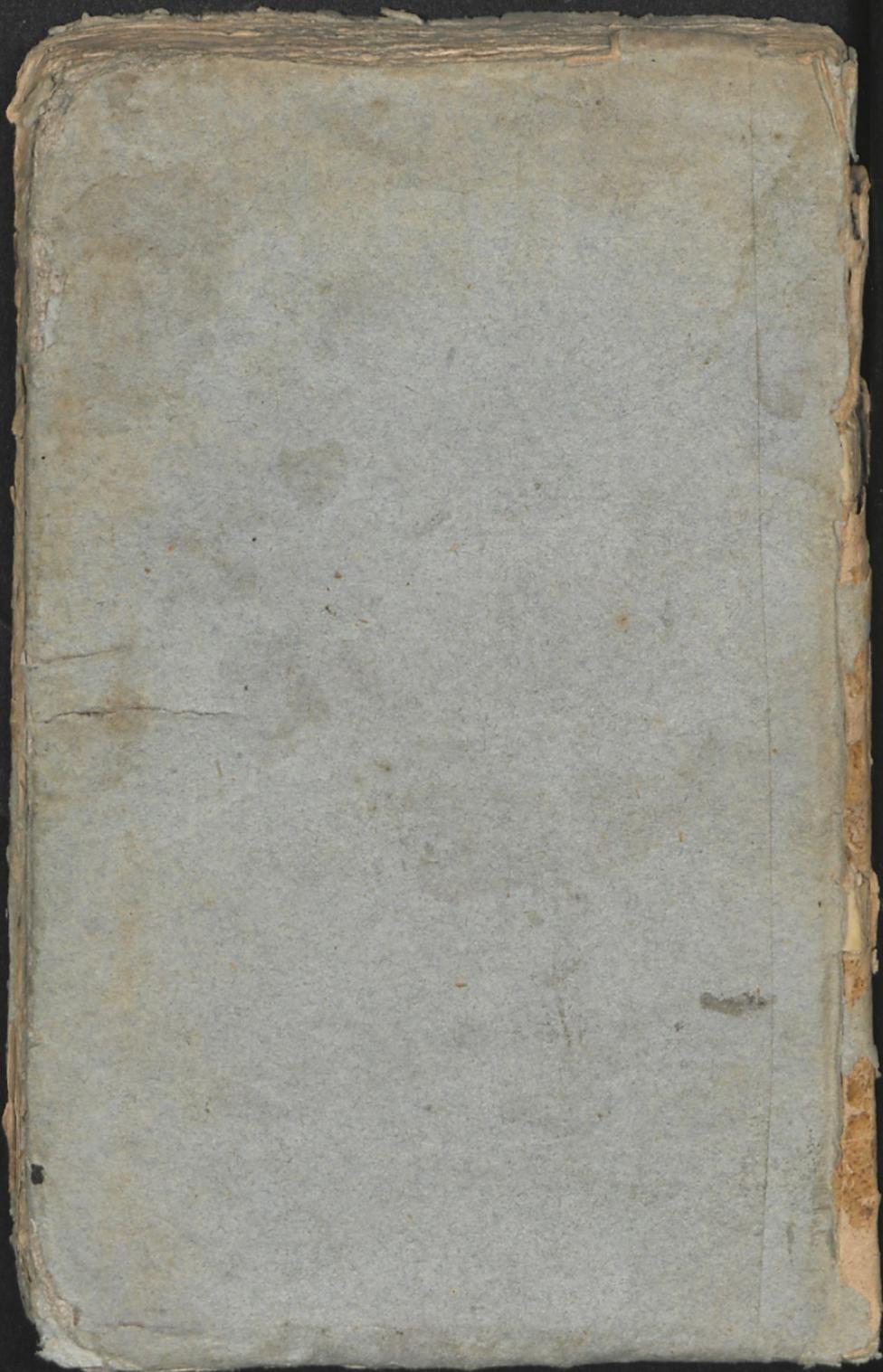
ULB Halle

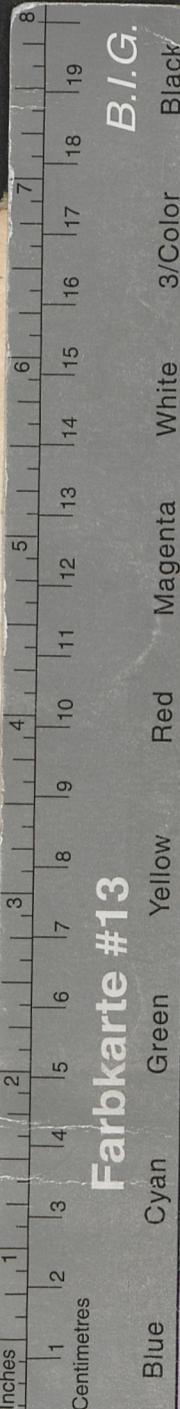
3

004 917 332



Ac





LES
DELICES
DU
CLOITRE,
OU
LA NONE ECLAIREE.

*Avec un Discours
préliminaire.*



A COLOGNE,
Chés JACQUES LE SINCERE,

M. D CC XLII.

